

Du même auteur :

Les deux vies de Julien Lacombe, roman, Éditions de l'Xcea  
Sous les ailes de l'ange, roman  
À l'ombre des mirages, roman  
Les hommes de sa vie, roman  
ZAMENA, la stratégie de l'improbable, roman  
Le protocole des Maudits, livre I : La « Confrérie », roman  
Le protocole des Maudits, livre III : Les têtes de l'hydre, roman

Les doux visages de l'Être, réflexions

À l'ombre des mirages, scénario long métrage  
Les deux vies de Julien Lacombe, scénario long métrage  
Un mausolée de sable, scénario long métrage original  
Sortie de scène, scénario long métrage original

Matteo Varese, scénario original pour série

Dérives, nouvelles

Arpenteurs de vie, poèmes  
CinéRimes, 104 poèmes inspirés de films  
Croquis humains (+ Tarot), poèmes  
Gouffres de lumière, poèmes  
Nectar de vie, poèmes

La goutte et le vase, 3 saynètes (non édité)  
Les portes de Janus, pièce en 5 Actes

\*\*\*

Tous ces ouvrages peuvent être commandés  
sur le site de l'auteur :

**<https://imagesetmots.fr/>**

Bernard SELLIER

# Le protocole des Maudits

**Livre II**

**Les tentacules du Démon**

*Roman*

Éditions Plumes Festives. 2023  
*plumesfestives.fr*

Mercredi 22 avril 2015

**87**

12h20. Rue Antoine Virello.

Rachel est rentrée à son domicile durant le temps de midi, car Fanny a dû s'absenter en fin de matinée de manière exceptionnelle, et Luc n'est pas disponible avant treize heures. Lorsqu'elle arrive à la villa, Matteo est installé dans le salon. Comme à son habitude depuis quelques semaines, il est plongé dans un manuel de magie, et répète avec une grande minutie l'un des tours qu'il a prévu de proposer lors de l'anniversaire de Clément. Trois gobelets sont posés devant lui, et il s'exerce à les déplacer rapidement après avoir caché sous l'un d'eux une grosse pièce colorée. Puis il malaxe deux balles de mousse dans ses mains, et lorsqu'il les rouvre, un cube fait son apparition. Thomas a reçu l'autorisation exceptionnelle d'assister aux répétitions, et il est béat d'admiration devant les tours exécutés par son grand frère.

Après avoir sorti du congélateur et mis au four un gratin maison, cuisiné quelques semaines auparavant, Rachel profite de la liberté que lui procure la concentration de ses deux garçons, pour sortir téléphoner dans le jardin. Elle compose un numéro.

« Vous êtes sur la messagerie du 06 17 48... »

Elle fait une moue déçue et coupe la communication.

Par la baie vitrée, elle aperçoit Matteo qui tourne la tête vers elle et lui sourit. Elle lui répond par l'envoi d'un baiser, regarde son téléphone, le saisit à nouveau, rappelle le numéro. Elle attend la fin du message, sans quitter Matteo des yeux.

— Bonjour. C'est Rachel. J'espère que tu vas bien. Je ne sais pas si tu as reçu mon premier message. J'aurais besoin de te parler. Peux-tu me rappeler, s'il te plaît ?

Rachel raccroche. Elle s'assied sur une chaise de jardin. Une sourde émotion envahit tout son être. Revoir cet homme après une si longue absence, renouer des liens qui n'auraient jamais dû être brisés si elle avait eu le courage d'avouer la vérité, tout cela, amoncelé en quelques jours, est difficile à encaisser. Elle aurait dû prendre conscience, beaucoup plus tôt, que le tempérament et les réactions de Matteo ne sont pas conformes aux standards des adolescents de son âge. Mais c'est justement sur cette dissemblance qu'elle avait fondé son mutisme. L'hypersensibilité de son fils lui semblait incompatible avec une révélation qui bouleverserait n'importe quel enfant qualifié de *normal*. Elle avait anticipé une perturbation décuplée chez Matteo, et cette vision était erronée. Il se montrait, à l'évidence, beaucoup plus perturbé par la dissimulation, que par la découverte de la vérité. Il était paradoxal de constater que cette inversion était sans doute redevable à l'attitude de Luc, qui, par son agressivité larvée envers le garçonnet, rendait bénéfique chez ce dernier la révélation d'une absence de lien naturel entre eux.

Rachel avait également craint la réaction de Luc, mais dans un registre très différent. Elle estimait que le choc serait chez lui épidermique, et sans doute d'une durée limitée. Dans les faits, aucune commotion, même légère, ne s'était manifestée. Y avait-il, dans cette indifférence apparente, matière à être surprise ? Certes, hormis les piques narquoises qu'il adressait à Matteo de façon récurrente, il s'était toujours comporté avec lui comme s'il était son père biologique. Il est même fort probable que son attitude aurait été semblable si Matteo avait été son fils, car les causes de ces heurts permanents résidaient essentiellement dans le tempérament atypique de l'adolescent. Mais, a contrario, un observateur, doué de logique, aurait souligné, avec raison, que si Luc avait engendré Mattéo, ses gènes, et donc son caractère, eussent été différents.

Rachel ressentait tout de même, au fond de son être, une dose non négligeable d'étonnement devant la facilité avec laquelle Luc avait digéré la soudaine modification de son statut au sein de la famille. En elle-même, cette surprise n'avait rien de troublant.

Luc acceptait la réalité avec philosophie, et la positivité qu'il avait manifestée était salutaire pour apaiser la culpabilisation que les reproches de Matteo avaient fait naître en elle. Mais Rachel ne pouvait s'empêcher de regarder cette réaction placide sous un angle nettement moins favorable. Elle s'inscrivait en fait dans une vague d'indifférence qui paraissait s'étendre peu à peu sur tous les domaines de la vie familiale. Le projet d'Eurodisney était l'exception qui confirmait une règle de plus en plus universelle. La fréquence des soirées passées par Luc hors de la maison s'intensifiait, et le secret qui accompagnait ses nouvelles activités contribuait sans cesse à l'élévation d'un mur de plus en plus clivant.

Le souvenir du gratin rappelle brutalement Rachel à la réalité. Elle se précipite dans la cuisine, ouvre le four, contrôle la cuisson et referme la porte, rassurée. Vingt minutes supplémentaires ne seront pas inutiles. Elle entend la voiture de Luc entrer dans la cour. Un regard vers le salon lui confirme que les deux garçons sont toujours absorbés. Elle sort, prend Luc par le bras au moment où il se dirige vers la maison, et l'entraîne vers un endroit discret. Il remarque la tension de son visage.

— Il y a un problème ?

— Il n'y a pas UN problème en particulier. Il y a simplement une situation que je supporte de plus en plus mal. J'ai besoin de t'en parler.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est difficile à exprimer. J'ai l'impression que nos vies se délitent, que le ciment qui devrait sceller notre famille se fendille de partout. J'ai du mal à supporter la solitude des nombreux soirs où tu es absent. C'est peut-être à cause de tous les événements récents qui se sont accumulés. J'ai la sensation de perdre mes repères, que le contrôle du navire m'échappe.

Luc saisit sa main.

— Je crois comprendre ce que tu ressens. Tu considères que je me laisse embarquer dans une existence parallèle, et que je t'ai abandonné la conduite de la famille. Ce qui doit déjà te rassurer, c'est que mon amour pour toi est toujours intact. Mais, c'est vrai, je reconnais que je suis emporté par des vents extérieurs qui me grisent, et que je ne maîtrise pas. Ce que je peux te promettre, c'est d'essayer de reprendre les rênes. Je ne te garantis pas qu'un

bouleversement radical puisse se manifester très vite. Il y a des impératifs que je ne contrôle pas. Mais je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu ressenties le moins possible cette souffrance.

— Merci. Je ne sais pas pourquoi, tout d'un coup, ce ras-le-bol arrive. C'est sans doute la fatigue physique ajoutée aux tensions. Il y a aussi une question qu'il est, je crois, utile d'aborder. Que devons-nous faire avec Thomas ?

— Tu veux parler de ce qui concerne Matteo ?

— Bien sûr. Penses-tu qu'il soit bon de lui dire la vérité maintenant ?

— Je crois que tu es plus à même que moi de savoir ce qui est le plus profitable pour lui. C'est toi, le médecin de la famille !

— Excuse-moi, mais entre Thomas et les cadavres que je dissèque, il y a un sacré fossé !

— C'est sûr ! admet Luc en riant. À mon humble avis, le mieux placé pour nous conseiller dans ce domaine devrait être le psy que va voir Matteo.

— J'ai envisagé de lui en parler lors du prochain rendez-vous. Mais je voulais connaître ta position avant.

— Je te remercie. J'avoue que je n'ai pas d'idée sur le sujet. Quel que soit le choix qu'on adoptera, je ne pense pas que leurs relations seront modifiées en profondeur. J'ai l'impression qu'ils commencent à passer davantage de moments ensemble, non ?

— Oui. Thomas arrive à l'âge où il développe ses capacités sociales et imaginatives. Il est de plus en plus attiré par tout ce que fait son grand frère, et, dans ce domaine-là, il y a de quoi faire !

— Tu m'étonnes !

— En ce moment, ajoute Rachel, il est totalement fasciné par les tours de magie de Matteo.

— C'est demain qu'il va faire un spectacle chez son copain, je crois ?

— Oui.

— Tu me raconteras. Dommage que je ne sois pas libre. J'aurais bien aimé assister à ça !

— Il faut qu'on rentre tout de suite, s'écrie Rachel. J'ai peur qu'on ait à manger un gratin carbonisé !

— Quelle importance, du moment que nous sommes ensemble tous les quatre ?

Rachel et Luc rentrent main dans la main.

12h40. Rue Verdi.

— Vraiment, je ne sais pas comment te remercier ! lance Sonia, le téléphone à la main. Non, bien sûr. D'accord, jusqu'à demain soir seulement. Tu es un amour ! À charge de revanche !

Elle raccroche, une vive satisfaction peinte sur son visage. Ludovic, qui était concentré sur une feuille de papier, a levé la tête en entendant les dernières paroles de la jeune femme.

— Qui est un amour ? demande-t-il d'un ton détaché.

— Pas encore quarante-huit heures, et monsieur manifeste déjà de la jalousie ! plaisante Sonia. En tout cas, tu peux remercier ta collègue préférée et, par la même occasion, *l'amour* en question, que j'avais au bout du fil.

Ludovic s'approche, le visage tendu.

— Tu veux dire qu'il a accepté ?

— Jusqu'à demain soir seulement. Ce cher Gilles Barbault va voir son téléphone mis sur écoute pendant une trentaine d'heures.

— Oui, enfin j'espère plutôt qu'il ne va pas le voir, parce que, sinon, on peut dire adieu à nos postes ! Tu es sûre de la discrétion de ton Sacha ?

— D'abord, ce n'est en rien *mon Sacha*. En fait, il me doit une bonne dose de reconnaissance, parce que je lui ai évité une lourde sanction, il y a trois ou quatre ans.

— Si je capte bien, commente Ludovic d'un ton résigné, on utilise à peu près les mêmes pratiques que les ordures qu'on combat.

Sonia arbore un air mutin.

— Oui, mais nous, c'est pour la bonne cause ! Nous sommes du côté de la Lumière, j'espère que tu n'en doutes pas ! De toute manière, si cette écoute ne donne rien, il y aura juste eu un petit épisode de transgression de la loi, sans aucune conséquence néfaste.

— Et si on découvre quelque chose de compromettant, il sera hors de question de l'utiliser.

— Sur le plan juridique, c'est sûr. Mais suppose qu'on découvre un projet d'action pas catholique du tout, nous aurons le temps de le prévenir.

— Par le seul pouvoir de ton intuition exceptionnelle. J'ai compris !

Ludovic approuve de la tête et se replonge sur sa feuille.

— Qu'est-ce que tu fais ? questionne Sonia.

— Je suis en train de mettre au point un petit plan d'action. Et pour commencer, je vais faire comme toi.

— C'est-à-dire ?

— Passer un petit coup de fil.

— À qui ?

— Mais à notre cher commissaire phocéen !

Sonia sursaute.

— Tu as perdu l'esprit ?

— Pourquoi ? Il nous a demandé de l'informer de la moindre information notable. Eh bien, nous allons obéir de façon docile à ses ordres, et lui donner du grain à moudre.

— Je ne comprends pas, s'écrie Sonia d'un air inquiet. Tu ne vas tout de même pas lui parler de la rue des Lilas ?

— Seulement une partie de l'info, histoire de l'appâter un peu. Tu en conviendras avec moi, je ne fais que mon travail !

— Je ne te savais pas pervers à ce point-là !

— Moi, j'appelle ça une allégeance aux recommandations de nos supérieurs. La nuance a l'air de t'échapper !

Sonia lève les yeux au ciel, et déclare forfait. Sans expliciter davantage son idée, Ludovic saisit son téléphone, la carte donnée par Barbault, et compose le numéro. Sonia le regarde, pétrifiée. Le correspondant décroche presque aussitôt.

— Bonjour commissaire, lance Ludovic. Voilà... Nous voulions vous faire part d'une information que nous venons de recevoir... Non, non, c'est tout à fait normal... Voilà, il semblerait que Bartholomé Desplat possédait une autre maison dont nous n'avions pas connaissance... C'est ça. Non, hélas, nous n'aurons l'adresse que dans l'après-midi. Mais je pense que c'est une bonne nouvelle. Il y aura peut-être quelque chose

d'intéressant à trouver. Bien sûr... Pas de problème ! À tout à l'heure !

Ludovic raccroche, satisfait. Sonia a retrouvé une partie de sa sérénité.

— Tu me rassures un peu, déclare Sonia, mais je ne suis pas sûre de bien voir l'utilité de la chose.

— Écoute, pour être franc, je n'en ai pas non plus la moindre idée. Mais je crois qu'un coup de pied, même petit, dans une fourmilière, peut toujours mettre à jour une ou deux galeries insoupçonnées.

— Sauf que ça fait sortir quelques milliers de fourmis supplémentaires !

Les sourcils de Ludovic se froncent soudain.

— Attends ! J'ai oublié un truc important.

Il reprend son téléphone.

— Fredo... C'est moi. J'ai besoin de tes services. Tu n'en parles à personne, compris ? À personne, même à Dumoulin. Tu vas te mettre en planque à proximité d'un magasin d'informatique. Je t'envoie l'adresse par SMS, et tu détruis le message dès que tu l'as reçu. Le gars qui m'intéresse est un rouquin tatoué sur le cou, tu ne peux pas le rater. Je veux juste savoir ce qu'il fait. S'il bouge, tu le suis discrètement. Si quelqu'un de remarquable vient à la boutique, tu le notes. Dans les deux cas, tu m'informes... Ce que j'entends par *remarquable* ? Eh bien, par exemple, quelqu'un de notre connaissance. OK. D'accord. Merci. Ah, si tu ne peux pas me joindre, tu appelles Sonia, elle est au courant ! À plus !

— Merci de m'inclure dans tes petits trafics, lance-t-elle d'une voix sarcastique.

— Mais, de rien ! Qu'est ce qu'on a de prévu cet après-midi ? Avant la réunion chez Dumoulin, bien sûr.

— Toi, je ne sais pas, mais moi, j'ai promis à Rachel d'aller assister au spectacle de Matteo à 15 heures !

— Il fait un spectacle ?

— Bah, c'est un bien grand mot. Il fait des tours de magie pour l'anniversaire de son copain Clément.

Ludovic semble soudain très intéressé.

— De la magie ?

— Oui, je l'ai vu. Il est très doué. Comme pour tout le reste, d'ailleurs.

— Je peux t'accompagner ?

— Si tu veux, confirme Sonia surprise. Depuis quand tu te passionnes pour la magie ?

Ludovic consulte sa montre et saisit Sonia par le bras.

— Depuis 13h02. Si ça ne t'ennuie pas, on mange un petit bout vite fait et on y va. Je ne voudrais pas rater le début. Il compte découper certains de ses copains ? J'espère que Rachel a une assurance béton !

— J'ai l'impression que ta forme est revenue !

— Le pouvoir de l'amour est incommensurable ! déclame Ludovic en levant les bras et le regard vers le ciel.

Sonia éclate de rire.

12h45. Clinique des Sélagnes.

Louis-André somnole dans son lit, une perfusion branchée dans son bras, et des capteurs placés un peu partout sur son corps. Solène a pu sans peine obtenir un espace pour dormir à la clinique, mais son sommeil a été court et très agité. Elle est assise depuis neuf heures du matin au côté de son fils. C'est Arnaud qui a passé la meilleure nuit, dans un lit très confortable du petit hôtel *Villa Rose*. Il a averti son épouse qu'il arriverait à la clinique un peu avant midi, information qu'elle n'a guère appréciée. Comment Arnaud peut-il avoir le cœur et même la force de consacrer des heures à son entreprise, alors que son fils est sur le point de subir un bouleversement majeur dans son existence ?

Une sourde inquiétude s'ajoute à son incompréhension. Le docteur Lanteri est passé deux fois, toujours compatissant et affable. Le prétexte était de surveiller avec attention les constantes de Louis-André, mais cela ne l'a pas empêché de s'enquérir de l'heure à laquelle son époux arriverait.

Solène sort discrètement son chapelet et murmure des prières interminables. Elle voit arriver Arnaud avec soulagement. Elle lui fait part des visites du médecin, et enjoint à son mari de le rencontrer au plus vite. Il embrasse son fils et sort de la chambre. Il arrive en vue du bureau lorsque la porte de celui-ci s'ouvre, laissant apparaître le docteur Lanteri. Il sourit en apercevant Arnaud et se précipite vers lui.

— Monsieur de la Rouvière, j'avais hâte de vous voir. J'ai été averti, il y a trois quarts d'heure, que le donneur était décédé.

Arnaud se sent défaillir. Le chirurgien le soutient, le fait entrer dans son bureau et l'aide à s'asseoir.

— Je comprends votre émotion, poursuit Lanteri. Toutes les dispositions ont déjà été prises pour que l'organe arrive à Nice aux environs de quinze heures. Comme vous le voyez, vous avez

bien fait d'amener votre fils hier après-midi. L'opération pourra s'effectuer dans les meilleures conditions.

— C'est extraordinaire, souffle Arnaud à voix basse.

Le chirurgien laisse quelques minutes de récupération au père bouleversé. Il en profite pour ouvrir un dossier.

— Vous êtes bien sûr qu'il n'y aura aucun problème de transport ? s'inquiète Arnaud. J'ai appris que le temps est tellement compté, pour ce genre d'organe.

— Rassurez-vous, ce n'est pas la première fois que nous procédons à ce genre de transfert. Et bien souvent, les distances sont beaucoup plus grandes, je vous l'assure ! La dernière fois, nous avions un rein qui arrivait de Varsovie ! Vous voyez que, dans le cas présent, toutes les circonstances sont des plus favorables.

Arnaud reprend peu à peu ses esprits. Le docteur Lanteri en profite pour aborder un sujet tout autre.

— Bien... Je vois que vous avez signé tous les documents. C'est parfait. Il ne reste donc plus que la question la plus désagréable qui soit dans ce genre de situation. Celle du règlement. Je pense que vous avez été informé par Monsieur Mallerot du montant nécessaire ?

Arnaud semble avoir retrouvé son énergie de chef d'entreprise.

— Tout à fait.

— Je suppose qu'il vous a également parlé de la manière dont le paiement sera effectué ?

— Il m'a parlé de plusieurs chèques...

Le docteur Lanteri sourit discrètement.

— Oui, enfin, disons plutôt plusieurs virements. Comme vous devez le savoir, les chèques ne sont plus vraiment d'actualité.

Arnaud de la Rouvière acquiesce d'un signe de tête. Le Docteur Lanteri tire une feuille et la tend à son interlocuteur.

— Vous avez ici les numéros de compte que vous voudrez bien créditer, ainsi que les dates de versements et les montants respectifs.

Arnaud saisit la feuille, jette un rapide regard à ce qui est indiqué, et relève la tête sans sourciller.

— Je vais contacter immédiatement mon comptable pour programmer les transferts.

Le docteur Lanteri lève la main dans un geste d'interruption.

— Si vous me permettez une observation, monsieur de la Rouvière, je pense qu'il serait judicieux que vous procédiez personnellement aux opérations bancaires. Surtout qu'elles seront faites, je le suppose, à partir de vos comptes personnels. Il n'est jamais très souhaitable que des tiers soient informés de certains détails... intimes.

Arnaud de la Rouvière regarde le médecin fixement.

— Je comprends. Vous pouvez compter sur moi.

Les deux hommes se lèvent et le docteur Lanteri se prépare à sortir en compagnie d'Arnaud.

— Je dois consulter l'anesthésiste pour les derniers détails. Rassurez-vous, monsieur de la Rouvière, Louis-André est en de bonnes mains ! Tout se passera pour le mieux dans l'intérêt de votre fils.

— Je l'espère de tout cœur. Merci Docteur.

Arnaud de la Rouvière hoche la tête et quitte le bureau en direction de la chambre de son fils.

\*

Solène de la Rouvière a vu partir son mari avec un mélange de soulagement et d'inquiétude. Louis-André a sans doute reçu des sédatifs pour le préparer à l'anesthésie générale, car il somnole avec de rares phases d'éveil, aussi courtes que superficielles.

Julie, la jeune aide-soignante rencontrée la veille, entre dans la chambre. Elle s'approche du lit, et vérifie le débit de la perfusion, la position des capteurs sur sa poitrine. Solène de la Rouvière regarde la jeune femme, dont les gestes sont précis, sensibles, très professionnels. Elle hésite à poser les questions qui brûlent ses lèvres, puis se lance.

— Est-ce que vous savez à quel moment l'opération va avoir lieu ?

— Je crois que c'est pour bientôt, madame. Sans doute en milieu d'après-midi. Le docteur Lanteri est avec l'anesthésiste. Ça ne devrait plus tarder.

— Elle va durer longtemps ?

— Je ne sais pas Madame. Je suis ici depuis peu de temps, et je ne travaille pas au bloc opératoire.

— Je comprends.

Julie a terminé ses vérifications et s'apprête à partir.

Solène de la Rouvière se lève, s'approche de Julie et lui parle à l'oreille.

— Excusez-moi, poursuit Solène, la personne par laquelle mon mari a eu connaissance de cette clinique, lui a expliqué que le donneur était très malade, mais sans que cela ait un rapport avec le cœur. Est-ce que ce n'est pas tout de même inquiétant ?

Julie regarde Solène sans comprendre.

— Désolée, madame. Je n'ai pas du tout accès à ce genre de renseignement. Je suis même étonnée que vous ayez reçu une telle information. D'ordinaire, le secret est total.

Solène ne cache pas son désappointement. Julie la regarde avec compassion.

— Je comprends tout à fait vos inquiétudes. Le docteur Lanteri est une sommité dans ce genre d'intervention. Vous pouvez être sûre qu'il a pris toutes les garanties. Les tests de compatibilité sont très nombreux et particulièrement précis.

— Je vous remercie, Julie. Vous êtes très gentille.

— C'est normal, madame. Ah, je crois que votre fils se réveille !

Solène revient à la réalité et se précipite au chevet de Louis-André qui sourit en reconnaissant Julie.

La jeune aide-soignante répond au sourire du malade et quitte la chambre.

\*

13h.

Vadim Topolev se gare dans le parking réservé au personnel. Il est de mauvaise humeur et ne cherche pas à le dissimuler. Cinq minutes avant son arrivée, un appel de son informateur a produit sur lui un effet foudroyant. Les services de police viennent d'apprendre que cette pourriture de Desplat possédait une maison dont personne ne connaissait l'existence. C'est une catastrophe et, pour le moment, aucune solution au problème n'est envisageable, puisque l'adresse demeure inconnue. Comment Vadim a-t-il pu passer à côté de cette information ? En fait, la question primordiale qui se pose surtout, est de savoir pourquoi

l'organisation de *Monsieur V*, si bien renseignée sur un nombre impressionnant de détails infimes, a pu ignorer celui-ci ? C'est elle la responsable principale, puisque c'est elle qui a fourni à Vadim les données concernant les personnes à surveiller. Mais il ne faut pas compter sur les décisionnaires haut placés dans la hiérarchie, pour assumer les erreurs commises. Vadim est bien placé pour savoir que ce sera lui qui devra endosser ce qui risque d'être une faute majeure. Si jamais un document est trouvé là-bas, son contenu risque de générer un cataclysme aux conséquences imprévisibles.

Malgré l'accueil glacial qui lui a été réservé lors de son précédent appel du lundi, il estime nécessaire d'informer *Monsieur V*, de ce nouveau coup dur. Il obtient sans peine son correspondant, mais celui-ci ne semble guère inquiet par la nouvelle. Vadim se voit même remercié pour cette réactivité professionnelle. Étrange ! Il raccroche, interloqué, mais un tantinet rassuré. Sans doute le patron a-t-il connaissance d'éléments tranquillisans qui lui sont encore cachés.

Il pénètre dans le grand hall et se dirige droit vers l'ascenseur, mais il aperçoit dans un couloir Hugues Lanteri en discussion avec Lucien Meillerie, le médecin anesthésiste, et Marthe Lunel. Le chirurgien lui fait signe de les rejoindre.

Vadim salue d'un signe de tête qui se veut amical.

— On programme l'opération pour seize heures, annonce Lanteri à son confrère. Ça te convient ?

— Parfait. Tu es sûr que l'organe sera disponible à temps ?

Hugues Lanteri désigne de la main le nouvel arrivant.

— Notre ami Vincent va partir sous peu à l'aéroport. Ne t'inquiète pas, nous aurons l'organe à quinze heures maximum.

— OK, confirme l'anesthésiste. Je serai prêt ! À toute...

Lucien Meillerie s'éloigne. Sans un mot, Hugues Lanteri, Marthe Lunel et Vadim se dirigent vers l'ascenseur. Le chirurgien sort une clé et la glisse dans son logement. L'ascenseur descend et s'arrête au second sous-sol.

Le chirurgien paraît préoccupé.

— Qu'est-ce qui se passe, Vadim ? Vous faites une tête d'enterrement !

— Quelques soucis à régler. Mais ça n'a aucun rapport avec vous.

— J'espère bien ! Il ne manquerait plus que ça ! On a déjà assez de problèmes à gérer.

— De quel ordre ? s'enquiert Vadim.

— Oh, seulement la mère du jeune qui va être opéré. Elle pose beaucoup trop de questions.

— C'est un peu normal, non ?

— Monsieur Topolev, s'écrie l'infirmière d'un ton sec, je suppose que vous êtes bien placé pour savoir que les questionneurs se transforment souvent en gêneurs.

— Bon, coupe Lanteri, vous aurez tout le temps plus tard de philosopher. Pour l'instant on doit faire le nécessaire pour que tout se déroule le mieux possible.

Le chirurgien s'éloigne un instant et revient avec, à la main, un conteneur spécial réfrigéré, qu'il pose devant Vadim.

— Voilà, vous opérez comme d'habitude. Prenez le second ascenseur. Vous sortirez par la porte annexe au nord. Il ne faut surtout pas qu'on vous voie avec ça en partant. Je vous le mets dans un grand sac. Et surtout vous vous arrangez de façon à ce que vous apparaissiez sur les caméras de l'aéroport, avec le conteneur à la main, aux environs de treize heures quarante-cinq. Ensuite, vous faites le nécessaire pour être de retour ici à quatorze heures trente maximum. Vous avez bien compris ?

Le visage de Vadim se ferme. Sa réponse est cinglante.

— Je suis un professionnel docteur, pas un coursier de supermarché !

— J'en suis tout à fait conscient, monsieur Topolev. Mais c'est mon rôle de veiller à ce qu'aucune personne étrangère à nos opérations ne puisse avoir le moindre doute. Je n'ai pas du tout envie d'avoir à répondre à des questions embarrassantes. Méfiez-vous en particulier de Meillerie, l'anesthésiste. C'est un fouineur et un roublard. Vous prenez l'ambulance habituelle.

— Parfait, confirme Vadim. Il n'y aura aucun problème, je vous le garantis.

Lanteri hoche la tête sans répondre. Vadim saisit le sac et quitte les lieux, la rage au cœur.

À SUIVRE